

### Le lingála au Congo-Kinshasa : profil sociolinguistique

Philippe NZOIMBENGENE

Quel que soit le nombre de langues qu'on connaît et qu'on parle dans un pays, toutes servent – cela va de soi – à communiquer. Par communication il faut entendre que la langue, non seulement permet l'expression de la pensée et des sentiments, mais aussi rend possible l'interaction sociale. La langue permet aux membres d'une société ou d'une communauté d'agir les uns sur les autres, d'influencer les comportements et les attitudes, voire de manipuler les esprits. Une langue est donc aussi, en un certain sens et à un certain degré, un instrument de pouvoir. Et, en situation de diversité linguistique, les pratiques sociales et les représentations cognitives des locuteurs tendent à différencier les langues en présence en leur associant des fonctions et des statuts différents. Ce faisant, la communauté bilingue ou plurilingue délimite et délinée l'étendue de la valeur sociale et du « capital » de chaque langue pratiquée. Au regard de ces différenciations et de ces valorisations, que pouvons-nous dire actuellement du lingála et de sa pratique dans l'espace social congolais <sup>(1)</sup> ?

#### Un ou plusieurs lingála ?

Mais avant d'aborder la question de la valeur associée au lingála, il importe de se demander de quel lingála on parle, si tant est que toute langue se présente habituellement sous différentes facettes ou formes, surtout dans l'oralité. Le lingála ne déroge pas à la règle. A l'analyse, la multiplicité empirique fait place à un constat d'unicité : il n'y a pas plusieurs lingála, mais un seul sous plusieurs formes.

Le lingála se décline en plusieurs « parlures », pour reprendre l'expression de Bakhtine. Comme pour bien d'autres réalités ou réalisations de l'homme, plus difficile est

(1) Cordial merci à Jacques Scheuer (Professeur émérite à l'UCLouvain) et à Alain N'Kisi (doctorant en Histoire à l'UCLouvain), qui ont lu la première mouture de cet article et m'ont fait part de leurs remarques. Ma cordiale gratitude également à Albert Schmitz et à Paul Duvivier (enseignants émérites et anciens responsables de collèges jésuites en Belgique francophone) pour la correction de l'orthographe et du style de cet article.

Membre du corps scientifique de l'Université catholique de Louvain  
Membre de l'Institut du Langage et Communication (IL&C)  
E-mail : philnzoimbengene@yahoo.fr

la question du vrai ou de l'authentique : Y aurait-il une forme authentique du lingála ? Pour le commun des locuteurs, la réponse est triviale : face à toute pluralité, il y a nécessairement, pour l'opinion courante, une hiérarchie. S'il y a plusieurs formes du lingála, il doit y en avoir une à laquelle doit revenir le qualificatif de « vraie », de « bonne » ou de « conforme ». L'étalon de comparaison est alors à chercher dans les représentations subjectives de chaque locuteur ou de chaque groupe de locuteurs. Mais pour le linguiste, il n'y a qu'une vérité, celle de la pluralité des formes de langues : pluralité de styles, pluralité du vocabulaire, pluralité d'usages. C'est ce qu'on appelle la variation linguistique. La langue varie selon les usages (styles) ou les conditions (registres sociaux, niveaux de langue) dans lesquelles on l'utilise. Il y a comme une sorte de plurilinguisme interne à un code linguistique donné (2).

En ce qui concerne le lingála, on peut distinguer tout d'abord la langue de Kinshasa. Elle semble la plus prestigieuse et la plus influente dans l'espace d'expansion du lingála, et compte ainsi comme la forme typique ou la variante centrale du lingála :

*The geographical variant described in this grammatical overview is the one spoken by native speakers in and around Kinshasa, this variant being today the most prestigious and influential one throughout the entire area of expansion of the language and thus counting as its 'central' variant (3).*

Dans un article paru trois ans plus tôt, Meeuwis (4) soutenait déjà cette hypothèse :

*The Kinshasa variant of Lingala, which, many will agree, is the most influential one in the language's spread throughout Zaire and neighboring countries.*

D'après Kukanda (5), le lingála de Kinshasa serait « un dialecte géographique qui se distingue de la langue commune par des écarts (sic) phonologiques, morphologiques et lexico-sémantiques. » Et par « lingála commun » Kukanda (6) entend explicitement « (...) le lingála décrit dans la plupart des grammaires et enseigné au niveau primaire, secondaire et supérieur. Ce lingála est beaucoup plus proche de celui parlé à Makanza et par les soldats de l'armée zaïroise que de celui de Kinshasa ».

Quant à Bokamba (7), il distingue six variétés majeures dans le continuum lingála : (i) le lingála de Kinshasa, (ii) le lingála standard ou littéraire, (iii) le lingála parlé, (iv) le lingála de Brazzaville, (v) le mangála, variété pratiquée

(2) Cf. Isabelle SIMOES MARQUES, « Autour de la question du plurilinguisme littéraire », in Laté Lawson-Hellu (sous la coordination de), *La Textualisation des langues dans les écritures francophones, Les Cahiers du GRELCEF* – Revue du Groupe de recherche et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone – (mai 2011) n°2, p. 231. <[http://www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers\\_intro.htm](http://www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm)> (consulté le 2 avril 2013).

(3) Michael MEEUWIS, *Lingala* (Collection "Languages of the world/Materials" 261), München, Lincom Europa, 1998, p. 7.

(4) Michael MEEUWIS, „The Lingala tenses: A reappraisal“, in *Afrikanistische Arbeitspapiere* (1995) n°43, p. 98.

(5) KUKANDA Vatomene, *L'emprunt français en lingála de Kinshasa. Quelques aspects de son intégration phonétique, morphologique, sémantique et lexicale*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1983, pp. 28-29.

(6) KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 13, note 1.

(7) Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis* (Handout for lecture given at RMCA's "Seminar on

African Languages and Cultures" Series), Tervuren, Royal Museum for Central Africa, 22 January 2010 (inédit), p. 2; Georges BOKAMBA Eyamba, "The spread of Lingala as a lingua franca in the Congo basin", in Fiona Mc Laughlin (éd.), *The languages of urban Africa*, New York, Continuum International Publishing Group, 2009, p. 65.

(<sup>8</sup>) KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 26.

(<sup>9</sup>) Cf. KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 20 ; Roland KIESSLING et Maarten MOUS, "Urban Youth Languages in Africa", in *Anthropological Linguistics* (2004) vol. 46 n°3, p. 307.

(<sup>10</sup>) Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingala: Understanding its metamorphosis*, p. 2.

(<sup>11</sup>) Cf. KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 13, note 1.

dans les districts d'Uele, au nord et au nord-ouest de la Province Orientale, et (vi) « l'indoubill ».

Le lingála pratiqué à Kinshasa est, en effet, assez distinct de celui de Brazzaville, particulièrement sur le plan lexical : « Le lingála de Brazzaville se distingue de celui de Kinshasa surtout par ses emprunts français avec leurs articles » (<sup>8</sup>). Le lingála de Kinshasa n'est pas non plus à confondre, comme cela arrive parfois, avec l'Indoubill ou Indubill (<sup>9</sup>), argot ou *slang* pratiqué dans certaines catégories urbaines de jeunes, en particulier à Kinshasa et dans d'autres villes. L'indoubill/Indubill est, en fait, un « *highly code-mixed Lingála* » (<sup>10</sup>), mais, faut-il remarquer, ce mélange du lingála et du français est en plus truffé de néologismes quelque peu à l'emporte-pièce et, à certains égards, incongrus. Il est en même temps massivement marqué par un taux relativement élevé de phénomènes de *codeswitching*, soit l'alternance, dans les énoncés, du vocabulaire et des structures lingála avec une profusion de syntagmes, voire de phrases entières, en d'autres langues, notamment le français, l'anglais via le français, et dans une moindre mesure le kikôngo et le swahili.

On peut le constater, la typologie de Bokamba, plus complexe, offre une base pratique et utile qui permet une première approche du spectre dialectologique du lingála, mais cette typologie pêche, il me semble, par un mélange ou en tout cas une distinction insuffisante des critères diatopiques (région), diastratiques (classe sociale) et stylistique (littéraire/écrit/oral).

Je m'en tiens, pour le propos de cet article, au lingála dit de Kinshasa, mais entendu au sens large, par le fait que ce lingála de Kinshasa est aujourd'hui aussi bien écrit que parlé, et qu'il intègre dans son lexique beaucoup de termes du « makanza » bokambien, tout comme il ne renâcle pas à utiliser à bon escient certaines structures à forte valeur expressive de l'indoubill. C'est ce lingála de Kinshasa que je qualifie de commun, mais dans un sens différent de Kukanda(<sup>11</sup>). Le « lingála de Kinshasa » est en effet partagé ou du moins bien compris au-delà des frontières kinoises et même nationales, dans les diasporas congolaises. Au demeurant, le lingála de Kinshasa au sens large peut à juste titre être considéré comme la forme standard du lingála, c'est-à-dire « la forme de langue qui fonctionne comme

norme de référence, parce que reconnue dans une communauté linguistique en tant qu'étalon de correction » (12).

## Profil sociolinguistique

La langue lingála (sa forme standard définie ci-dessus) est largement répandue aujourd'hui en RDC (13). Pourtant elle n'est pas la seule langue connue et pratiquée dans ce vaste État polyethnique et plurilingue. Quel est son statut et quel rôle social ou fonction assume-t-elle dans la réalité ou dans l'imaginaire congolais ? Comment peut-on saisir le type de prestige qu'on lui associe dans certains milieux congolais au pays ou dans la diaspora ?

Les notions de « statut » et de « fonction », souvent liées aussi à celle de « prestige », semblent parfois floues quand elles sont appliquées à une langue. Aussi voudrais-je me référer à Mackey pour apporter quelque précision en la matière :

*What do we mean by status and function? The two terms are often confused with one another and also with another term, "prestige". Basically, the essential difference between prestige, function and status is the difference between past, present and future. The prestige of a language depends on its record, or what people think its record to have been. The function of a language is what people actually do with it. The status of a language depends on what people can do with it, its potential. Status therefore is the sum total of what you can do with a language – legally, culturally, economically, politically and, of course, demographically. This is not necessarily the same as what you do with the language, although the two notions are obviously related, and indeed interdependent. They can also be connected with the prestige of a language.* (14)

Cette précision apportée, une première observation à noter à propos du lingála est la tendance de certaines études à le classer parmi des pidgins et créoles (15). Certes, comme l'écrit Ekkehard Wolff,

*a pidgin emerges under certain socioeconomic conditions along trade routes and coastlines, particularly when several groups with different languages and no common lingua franca are forced to communicate in the presence of a newly arrived dominant language like that of seafaring traders and colonialists.* (16)

Cependant, tout en répondant à certaines caractéristiques d'un pidgin, le lingála se distancie d'autres, car, toujours d'après Ekkehard Wolff,

*a pidgin is characteristically only used as a second language for restricted communication. It is 'reduced' in vocabulary and is often said to 'lack' grammar, it is 'mixed' with words and structural ele-*

(12) Pierre KNECHT, « Langue officielle », in Marie Louise Moreau (ouvrage co-ordonné par), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Sprimont, Mardaga, 1997, p. 194.

(13) Cf. David VAN REY-BROUCK, *Congo ; une histoire* (traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin), Arles-Paris, Actes Sud, 2012, p. 32.

(14) William F. MACK-EY, "Determining the Status and Function of Languages in Multinational Societies", in Ulrich Ammon (éd.), *Status and Function in Languages and Language Varieties*, New York, de Gruyter, 1989, p. 4.

(15) Cf. David CRYSTAL, *The Cambridge Encyclopedia of Language* (Second edition), Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 341.

(16) H. EKKEHARD WOLFF, "Language and society", in Bernd Heine et Derek Nurse (éds), *African Languages. An Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 (2000), p. 325.

(17) Certains préfèrent parler de « langue première » plutôt que de « langue maternelle ». « Langue première » englobe un triple critère : première langue acquise « naturellement », première langue du point de vue de l'importance pratique (subjective), et première langue médiatrice d'attachements affectifs (originels), conscients mais surtout subconscients [cf. Véronique CASTELLOTTI, *Langue maternelle en classe de langue étrangère* – Collection Didactique des langues étrangères –, Paris, Clé International, 2001, pp. 21-22]. D'autres, à l'instar de Deleuze, parlent de « langue natale » [Gilles DELEUZE, *Critique et clinique* – Collection « Paradoxe » –, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, p. 138].

(18) Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 4.

(19) Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 2.

(20) H. EKKEHARD WOLFF, "Language and society", p. 326.

*ments from surrounding local languages and, most significantly, has no native speakers.*

Actuellement le lingála, dans sa forme standard (telle que définie ci-dessus) et la plus répandue, s'avère bien la langue première/maternelle (17) de nombreux locuteurs :

*Although the functions of the changing code were first limited to that of a lingua franca, it also rapidly (around the turn of the century and in the first decades of the twentieth century) acquired a body of native speakers, especially in the urban centers along the Congo river (18).*

Bokamba (19) mentionne justement, parmi les facteurs de développement du lingála, son acquisition comme "first/native language by the children born in dominant or prevalent urban centers (e. g., Mbandaka, Kinshasa, Impfondo, Brazzaville, Matadi, Kisangani, etc.)". Il existe donc, à Kinshasa et dans des milieux de la diaspora congolaise à travers le monde, des proportions non négligeables de lingalophones natifs.

Mais si l'évolution et la configuration actuelles du lingála ne permettent pas de l'envisager comme un pidgin, aurait-il alors le statut linguistique d'un créole ? Pour répondre à cette question il faut d'abord saisir les contours et les caractéristiques de ce qu'on appelle créole ?

*Some pidgins, however, eventually become mother tongues for sections of the population; when this happens we speak of creolisation. The most practical distinction, therefore, between a pidgin and a creole language is that of the existence of first language (mother tongue) speakers. Once a pidgin has become the first language of a generation of speakers and has become elaborated in terms of vocabulary and grammar, it is a fully fledged language and no longer restricted in function. This would be an instance of language birth, that is of a creole language. Still, creoles are also often looked down upon, even by their own native speakers, as being inferior to the corresponding (European) standard language (20).*

Le créole est, en somme, un pidgin évolué et plus élaboré. Sa caractéristique principale semble bien la référence structurelle à une langue étrangère de longue tradition européenne, qui en constitue la base lointaine sur le plan du vocabulaire et du système grammatical. Et cet aspect implique souvent une sous-évaluation sociale de la langue créole par rapport à la matrice européenne qui, en quelque sorte, lui a donné naissance.

Certes, on peut objectivement évoquer des représentations mentales qui sous-évaluent l'importance socio-

économique du lingála au regard des langues européennes de large expansion internationale, mais pour deux raisons au moins, il ne me semble pas suffisamment justifié de traiter aujourd'hui le lingála comme un créole. D'abord une telle approche ferait entorse à l'observation empirique immédiate, ensuite la configuration actuelle et la structure même du lingála ne permettent pas une telle vision : le lingála est « né » de la rencontre de plusieurs langues autant étrangères que locales, européennes aussi bien qu'africaines, mais non d'une seule langue dominante. Au-delà des emprunts lexicaux et des phénomènes évidents de mélanges dans la syntaxe, le lingála comporte son vocabulaire propre et sa syntaxe autonome reposant sur le système bantou.

Dans une perspective diachronique, on peut toutefois attester que, sous un angle essentiellement évolutif, la genèse et l'émergence du lingála sont caractérisées par des phénomènes typiques du pidgin et du créole, comme en témoignent ces propos de Meeuwis :

*The precolonial and especially the post-1879 processes of continuing linguistic change were thus characterized by what the current literature identifies as typical of pidgin and creole genesis (...): a rapid change in structure and lexicon (including massive and varied forms of foreign influence and simplification) and an initial limitation of its social functions as a lingua franca.* <sup>(21)</sup>

<sup>(21)</sup> Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 4.

Mais très tôt, après l'époque coloniale, le lingála s'est affirmé et s'est de plus en plus consolidé dans son statut de langue – bantoue – à part entière, avec les fonctions et les attributs reconnus à une langue comme système autonome et complet : « In postcolonial times, and especially in the Zairian epoch (1965-1997), the position of Lingala was further consolidated and its geographical expansion continued » <sup>(22)</sup>.

<sup>(22)</sup> Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 6.

En raison de cette consolidation de son statut, conséquence, à mon sens, de son expansion dans diverses aires culturelles du Congo, le lingála se stabilise et s'entretient comme système linguistique complexe. Dans ce processus trois domaines majeurs jouent un rôle déterminant : l'organisation de l'armée, le pouvoir politique et les activités culturelles. Le lingála jouera, en effet, un rôle de plus en plus prépondérant au sein des Forces armées et dans leur interaction avec les populations, dans la communication politique

et dans les activités culturelles à vocation ou à dimension nationale, comme la musique, la comédie et l'art dramatique.

## Le lingála, un « fait des armes »

Comme l'affirme Meeuwis,

*lingala played an important role in the omnipresent Zairian armed forces (...). Whereas French was the language used in the army's written administration, Lingala was the only language used in all oral contacts, and this throughout the entire country (a usage pattern constituted on the fait accompli inherited from colonial times).* <sup>(23)</sup>

- <sup>(23)</sup> Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 6.

Le lingála s'impose et se consolide d'abord à travers le rôle accru de l'armée tel qu'hérité de l'époque coloniale (1885-1960), époque durant laquelle le lingála est adopté *de facto* comme langue « canonique » des Forces armées :

*En 1885, la Force publique vit le jour, une armée coloniale dont la direction était solidement entre les mains d'officiers blancs. (...) Fin 1885, les premiers Congolais entrèrent dans l'armée. Ils étaient dix. Ils avaient été recrutés dans la forêt vierge parmi les Bangala et emmenés à Boma. Les Bangala étaient connus pour leur esprit guerrier ; on en recruterait encore beaucoup. Leur langue, le lingala, allait ainsi connaître une très forte expansion : elle devint la principale langue de l'ouest du pays.* <sup>(24)</sup>

- <sup>(24)</sup> David VAN REYBROUCK, *op. cit.*, pp. 96-97.

- <sup>(25)</sup> Cf. Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 1.

En 1930 le lingála s'officialise comme langue de la « Force Publique », l'armée coloniale <sup>(25)</sup>. Le régime du président Mobutu (1965-1997) s'inscrira dans la même ligne et confèrera au lingála le statut de langue officielle des Forces Armées Zaïroises (FAZ), l'armée nationale <sup>(26)</sup>.

- <sup>(26)</sup> Cf. Conférence des Ministres de l'Éducation des États d'expression française, *Promotion et intégration des langues nationales dans les systèmes éducatifs. Bilan et inventaire*, Paris, Librairie Honoré Champion Éditeur, 1986, p. 342.

## Le lingála, phénomène politique

De manière encore plus prégnante, à partir de 1965, le lingála s'identifie au pouvoir en place comme la langue de rassemblements politiques et la langue de propagande, avec un arrière-fond plus ou moins idéologique. Dans ce contexte et dans cette ambiance idéologique, « la politique de mutation des fonctionnaires et des soldats, pratiquée dès 1965, envoie dans tous les coins du pays des agents de propagation » <sup>(27)</sup>.

- <sup>(27)</sup> KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 25.

L'année 1965 marque en effet le début du régime monolithique du Président Mobutu Sese Seko, qui ne connaîtra son terme qu'à sa chute en mai 1997, avec l'avènement de Laurent-Désiré Kabila, auto-proclamé Président de la République, après une campagne militaire atroce qui dura une année environ, soutenue et organisée par le régime rwandais, ougandais et, dans une moindre mesure, par les autorités burundaises <sup>(28)</sup>.

- <sup>(28)</sup> « Zaïre. Prise du pouvoir par Laurent-Désiré Kabila », in *Encyclopaedia Universalis* (Universalis 1998) : *La politique, les connaissances, la culture en 1997*, France, Encyclopaedia Universalis, 1998, § 40.

Le modèle et la pratique administratifs du Président Mobutu consistaient, entre autres, à nommer, grâce à un système de rotation, des non-ressortissants ou non-originaux comme gouverneurs et autres responsables de l'administration territoriale dans les différentes régions ou provinces <sup>(29)</sup>. Cette méthode renforçait le recours au lingála comme langue de communication entre les administrateurs et les administrés et apportait à cette langue un gain de prestige.

L'idéologie du recours à l'authenticité, une sorte de revisitation des sources et traditions congolaises et de réappropriation des pratiques propres aux cultures ancestrales, apportera aussi de l'eau au moulin pour l'affirmation du lingála. Cette idéologie, en effet, sera formalisée par ce qu'on a appelé le mobutisme ou la « doctrine de l'authenticité », prônée et enseignée par Mobutu. Elle s'exprimera, entre autres, par la tenue vestimentaire officielle <sup>(30)</sup>, à travers un régime politique à parti unique (parti-État), en l'occurrence le Mouvement populaire de la Révolution (MPR), et par le truchement d'une politique volontariste de rassemblement et d'unification par le biais de la langue. Aussi, parmi les *factors facilitating the spread of Lingala*, Bokamba <sup>(31)</sup> cite-t-il "(the) advent and implementation of the "Authenticity doctrine" during the Mobutu's regime, especially in 1970s and 1980s", d'autant plus que la stratégie de Mobutu était d'utiliser le lingála dans des rassemblements de masse et dans les communications radio-télévisées, pour, souligne Bokamba, « (to) re-enforce his authenticity doctrine ».

Meeuwis décrit, en des termes bien appropriés, le phénomène d'imbrication, pendant plus de trente ans, entre le lingála et la politique dans l'ex-Zaïre :

*Whereas French was the language of horizontal communication in all of Zaire's political structures and administration, Lingala was always strongly preferred as the language of vertical political communication (...): Lingala was used by the single party, the Mouvement Populaire de la Révolution (MPR), for the mobilization of the masses in political speeches, mass meetings, television and radio spots, and other forms of ideological consciousness-raising. This preference for Lingala was related to the regional origins of president Mobutu, which was northwestern Zaire. It was also related to the ascendant role of Kinshasa, also a Lingala-speaking city, in the highly centralized Zairian state.* <sup>(32)</sup>

## Le lingála, phénomène culturel

En ce qui concerne la dimension culturelle de l'affirmation et de la consolidation du lingála, elle apparaît à travers les fonctions communicationnelles particulières et un certain prestige qui lui sont associés. Si le lingála a été

<sup>(29)</sup> Cf. Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 2.

<sup>(30)</sup> « Abas-costs » pour les hommes et pagnes pour les femmes ; prohibition de la veste-cravate, pas de pantalons pour les femmes ou jeunes filles. Si le pagne est encore en vogue, en concurrence avec la jupe et la robe à l'occidentale, l'abas-cost en revanche est aujourd'hui sorti de la mode. Le terme *abas-cost*, en fait un néologisme intéressant (écrit *abákós* en lingála), disparaît doucement du vocabulaire courant. « Sorte de costume dont la veste (ou la veste seulement) a des manches longues ou courtes et un col à la chinoise », son nom viendrait de « à bas le costume » [KUKANDA Vatomene, *op. cit.*, p. 129].

<sup>(31)</sup> Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 1-2.

<sup>(32)</sup> Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 6.

(<sup>33</sup>) N'sial SESEP, *La francophonie au cœur de l'Afrique. Le français zaïrois*, Paris, Didier Érudition, 1993.

(<sup>34</sup>) Conférence des Ministres de l'Éducation des États d'expression française, op. cit., p. 342.

(<sup>35</sup>) Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 1.

(<sup>36</sup>) Michael MEEUWIS, *Lingála*, p. 4.

(<sup>37</sup>) Au sens étymologique grec (ποιητικός, ποιητική, ποιητικόν; du verbe ποιεῖν, « faire ») : qui a la vertu de faire; de créer, de produire; ingénieux, inventif [Alain REY (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992].

(<sup>38</sup>) Au sens de « doué d'effets » ou « agissant », voire efficace. τό πρᾶγμα, τὰ πρᾶγματα (activité, affaire) est dérivé de πράσσειν (en grec attique πράττειν) : agir, opérer, négocier, achever, accomplir, pratiquer [Alain REY, op. cit.].

(<sup>39</sup>) Guy - Cyr IN-GOUACKA et Eugène SHIMAMUNGU, « Représentation du temps en bantou. Système comparé du lingala et du kinyarwanda », in *Revue québécoise de linguistique* (1994) vol. 23 n°2, p. 47.

(<sup>40</sup>) William F. MACK-EY, op. cit., p. 10.

qualifié, avec le swahili, de « super langues nationales » (<sup>33</sup>), et si certains linguistes lui reconnaissent l'attribut de langue « super véhiculaire » (<sup>34</sup>), c'est vraisemblablement en référence à la forme pratiquée à Kinshasa, la capitale, et ses environs. C'est autour de l'année 1930 que le lingála est pratiquement adopté comme lingua franca dans la capitale, alors Léopoldville (<sup>35</sup>). Meeuwis renseigne aussi de manière détaillée sur ce sujet :

*The colonial personnel in fact adopted it for communication with the colonized in all the newly founded colonial posts along the Congo river and its tributaries. It was, as such, also brought to Leopoldville (an administrative post founded in 1881, proclaimed capital of the colony in 1923-1929, and renamed Kinshasa after decolonization. (<sup>36</sup>)*

Le lingála de Kinshasa révèle un charisme poétique (<sup>37</sup>) et pragmatique (<sup>38</sup>) remarquable. Il dénote, en même temps, un potentiel véhiculaire indéniable, au vu de la mosaïque culturelle et ethnique qu'offre la métropole kinoise, à l'instar du pays lui-même : un carrefour inter-ethnique et international au cœur de l'Afrique centrale. Ingouacka et Shimamungu (<sup>39</sup>) y font allusion en caractérisant le lingála comme « une langue parlée au Congo et au Zaïre où elle sert de langue véhiculaire pour une mosaïque d'ethnies qui parlent des langues vernaculaires différentes ».

Au travers de son standard kinois, le lingála s'affiche, dans le foyer linguistique afro-congolais, comme un vecteur majeur de culture. Certes, une certaine acception, assez répandue, associe culture et productions de l'esprit (productions littéraires, scientifiques, technologiques, philosophiques et religion) :

*One can get a lot more out of a language in which there are a lot of cultural products – books, films, papers, reviews and the like. (...) The higher or more specialized the cultural activity, the fewer will be the languages in which it can take place. That is why throughout the history of mankind very few languages have been used in education. As a general rule, the language with the highest status was used for cultural purposes such as religion, literature, philosophy or science, most often a language other than the mother-tongue or home language (<sup>40</sup>).*

Mais on entend aussi « culture » au sens spécifique d'expression, d'animation et de communion profonde des masses à travers la chanson chorale, profane ou religieuse, la musique, traditionnelle ou moderne (jazz, rumba, folklore, rap), la comédie télévisée (particulièrement le genre sketches), le théâtre ou le cinéma.

Les contes et proverbes de différentes traditions ethniques d'Afrique centrale et d'ailleurs sont largement diffusés en lingála par le canal de la chanson et des émissions radio-télévisées. Au sujet de la musique, Bokamba <sup>(41)</sup> évoque comme un facteur important d'expansion du lingála, le « spread of Lingála-dominated Congolese music (...) in Central Africa and beyond », et il explique ainsi la portée de l'apport et de l'influence de la musique congolaise :

*The enduring expansion of Congolese music in the 1950s and then its explosive development from the 1960s onward under a variety of names (e.g. Congolese rumba, soukous, kwasa-kwasa, ndombolo) to become the music of choice among Africans, and Africanist Europeans and North Americans, combined with other Lingala entertainment and educational programs on the national radio and television in DRC (...) have favored its expansion not only within the surrounding central African countries (...), but also beyond them in Africa itself and to the rest of the world.* <sup>(42)</sup>

Toujours sur le plan de la culture musicale, on peut relever aussi cette observation de Meeuwis :

*(...) after 1965 Lingala dominated all of the country's sociocultural activities of a widely national appeal. One influential sociocultural domain up to today has been modern popular music. In the Zairian epoch, this music started to permeate not only all private spheres of life, but also the religious, social, and even political domains of society, as musicians were often mobilized by religious leaders and politicians to sing their praises or defend their causes. Up to now, the music has always been entirely composed in Lingala, a very low number of exceptions notwithstanding. The position of Kinshasa in the national state is again an important factor in this respect: as the city where all the material infrastructure for a modern music industry has always remained centralized (including between 1990 and 1997, the years of the political and economic centrifugation of the Zairian state), Kinshasa has always been the unavoidable pied-à-terre for each coming artist or band.* <sup>(43)</sup>

Quant au théâtre, il fut surtout vulgarisé dans les années 70-80 par le genre *mabóké*, appelé aussi « théâtre de chez nous ». Radiodiffusé et télévisé, le « théâtre de chez nous » est un genre dramatique constitué de pièces sobres et typiques, aux scénarii plus ou moins complexes, qui s'inspirent des thèmes de la vie quotidienne : mentalités et mœurs, problèmes concrets, imaginaire collectif. En perte de vitesse dès les années 90 suite à la libéralisation de la presse audio-visuelle et à la multiplication des chaînes de télévisions et de radios officielles et privées, le théâtre congolais s'est mué en genre feuilleton, commercialisé sur support DVD.

Enfin, la culture intègre aussi le cinéma. La production cinématographique congolaise, qui a déjà à son compte

<sup>(41)</sup> Georges BOKAMBA Eyamba, *The many faces of Lingála: Understanding its metamorphosis*, p. 2.

<sup>(42)</sup> Georges BOKAMBA Eyamba, "The spread of Lingala as a lingua franca in the Congo basin", p. 63.

<sup>(43)</sup> Michael MEEUWIS, *Lingala*, p. 6.

quelques courts-métrages en lingála (dont le film *La vie est belle*, réalisé en 1987 par Dieudonné Ngangura Mweze et Benoît Lamy), sans oublier le tout récent film *Viva Riva*, réalisé en 2011, à Kinshasa, par Djo Tunda Wa Munga. Tous les dialogues de ce film aux normes hollywoodiennes sont en lingála.

En somme, qu'il s'agisse de la musique ou d'autres domaines, les diverses activités culturelles qui animent et marquent la vie et la société congolaise constituent, en quelque sorte, un patrimoine commun et tissent ainsi des pans importants d'une identité nationale. Et ces activités trouvent dans le lingála un médium et un canal privilégiés de leur expression. Aussi, en 1986, la Conférence des ministres de l'Éducation des États d'expression française résumera-t-elle la situation particulière du lingála au Congo-Kinshasa en ces termes :

Le lingála (...) bénéficie d'un prestige particulier du fait qu'il est la langue de la capitale, la langue officielle de l'armée nationale et la langue de la chanson zaïroise moderne. De plus, c'est la langue utilisée par le Chef de l'État dans ses discours politiques. <sup>(44)</sup>

<sup>(44)</sup> Conférence des Ministres de l'Éducation des États d'expression française, *op. cit.*, p. 342.

## Conclusion

En faisant du lingála la langue de l'armée, une entité puissante et omniprésente, progressivement déployée à travers la quasi-totalité du territoire national, et en adoptant le lingála comme langue de communication privilégiée avec les populations, les administrations belges et congolaises (zaïroises) successives, ont profondément modelé l'espace linguistique de l'ex-Zaïre, la RDC actuelle. La donne militaire et administrative s'alliant avec des choix politiques de la dictature moubutienne a fini par donner au lingála ses lettres de noblesse. Ce contexte historique explique le rang et l'aura actuels du lingála à côté du français, du swahili, du tshilúba, du kikóngó et à côté d'autres langues locales à caractère tribal. Aujourd'hui, au-delà du besoin de communiquer, le Congolais apprend ou parle le lingála soit par snobisme (pour manifester son origine citadine ou urbaine), soit pour marquer sa fierté d'être congolais, affichant ainsi sa volonté d'être (considéré) au-dessus des communautarismes réducteurs, lesquels sont toujours prêts à réveiller les vieux démons des réclusions identitaires d'ordre tribal ou ethnique.

Philippe NZOIMBENGENE